

m é m o i r e

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

5

Comme vous le verrez en le lisant, ce numéro a grandi. Il atteint les vingt pages. C'est peu et c'est pourtant beaucoup. C'est le signe de sa vitalité, de l'accueil toujours favorable qui lui est fait. Les adhérents de Mémoire d'Afrique du Nord se réuniront le 30 novembre pour l'assemblée générale annuelle. A l'issue de cette assemblée et pour fêter la rentrée tous nos amis seront conviés à porter un toast à la première réalisation de l'association, un ouvrage intitulé *Des chemins et des hommes, La France en Algérie de 1830 à 1962*.



N° 5. Octobre 1995. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

La parole

nous appartient



Espace historique 3

Les eaux romaines d'Afrique
Claude Bourgeois

Hommes singuliers 6

Un jeune homme pauvre et secret : Albert Camus
Jacques Heurgon

Ecrivain public 10

La journée orientale
Jérôme et Jean Tharaud

Point livres 12

Repères bibliographiques
Janine de la Hogue

Le musée 15

Le musée d'Autun
André Appel

Les chemins de mémoire 18

L'histoire d'un insigne
Philippe Escande

Brève 20

Mémoire d'un homme : le général Jouhaud



Comité de rédaction

Janine de la Hogue

Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Lydie Bozon, Odette Goinard
130 rue Lecourbe, 75015 Paris.

Réalisation

BADIANE, 7 passage Bourgoin, 75013 Paris. 53 19 02 60.

Adhésions/Abonnements

Mémoire d'Afrique du Nord, Raymond Albert, trésorier, 5 rue Ribéra, 75016 Paris.

Bienfaiteur : à partir de 150 francs. *Adhérent* : à partir de 50 francs.

Commission paritaire en cours.

Les eaux romaines d'Afrique

Claude Bourgeois

L'eau a toujours eu, dans les pays d'Afrique du Nord, une importance considérable. Le professeur Claude Bourgeois a consacré de nombreuses études à l'architecture des eaux d'Afrique. Il nous parle ici des monuments romains, à propos d'un site qu'il connaît bien, celui de Mactar, en Tunisie.



L'arc de Trajan et la fontaine monumentale de Mactar

Pour rendre à l'Afrique son antique prospérité, il faudrait commencer par remettre en état les monuments des eaux romains, disaient J. Baradez, agronome et archéologue (*Fossatum Africae*, 1949) et J. Birebent, hydraulicien et archéologue (*Aquae romanae*, 1962). J'ajouterais volon-

tiers, bien que je ne sois ni agronome ni hydraulicien, que pour rendre à l'Algérie d'aujourd'hui son agriculture prospère, il faudrait commencer par remettre en état les monuments des eaux français – mais je suis ici pour parler d'archéologie antique.

La revue que je voudrais passer des eaux romaines d'Afrique sera aussi sommaire que subjective : sommaire parce qu'il est difficile de réduire à quelques types des monuments multiples, subjective aussi parce que je ne citerai guère que ceux d'entre eux que je connais et en particulier ceux de Mactar . Les puits sont le moyen le plus simple pour se procurer de l'eau potable lorsque l'on ne dispose pas d'une source. A Mactar, ville qui n'est qu'en petite partie fouillée, on en connaît déjà douze dont plusieurs ont été remis en service ; et l'un au moins des ouvriers du chantier archéologique s'est creusé un puits à l'antique. Les puits peuvent être très profonds : il y en a dans les Nementchas qui ont plus de 60 mètres. Cependant, tous les sites de quelque importance ont eu, au moins, un aqueduc, mais la conduite n'est pas toujours visible car les parties aériennes en sont les moins longues.

L'un des plus remarquables est celui de Zaghouan, avec ses 132 km, qui aboutissait à Carthage.

A côté de très nombreuses citernes privées, qui dépendaient, le plus souvent, des eaux de pluie, il y en avait de très grandes, édilitaires, alimentées par les aqueducs contenant des milliers de mètres cubes d'eau. Celles de la Malga, à Carthage, 154 m x 39, pouvaient recevoir de 25 à 30 000 mètres cubes. Toujours en Tunisie, on peut citer aussi celles de Dougga, Jama, du Kef, de Rougga, Thuburbo Majus, etc.

De la distribution de l'eau on connaît surtout les tuyaux, en céramique ou en plomb. Ces derniers présentent un certain nombre de particularités remarquables dans la fabrication, l'étalonnage officiel et l'utilisation ; l'analyse de tuyaux de huit (*octonaria fistula*, diamètre 3,7 cm) de Mactar a montré que lame et soudure étaient de même métal.

Comme un petit nombre seulement de maisons avaient l'eau courante, les fontaines publiques étaient nombreuses, de la bouche d'eau, souvent en forme de mufle de lion, au nymphée. P. Aupert a compté une quarantaine de ces derniers, et surtout des fontaines monumentales (*Le Nymphée de Tipasa et les nymphées et "septizonia" nord-africains*, 1974). Les plus remarquables sont celui de Leptis Magna (Libye), celui de Tipasa et le Temple des eaux de Saghouan. A Mactar, j'ai fouillé les ruines d'une fontaine monumentale (11,72 x 7,27 m). A Jama (Tunisie) aussi, il y a un vaste monument des eaux et il me semble bien que Vitruve et Pline en ont parlé, argument supplémentaire à la thèse qui fait, de Jama, la Zama Regia où Scipion a battu Hannibal, en 202 av. J.-C.

Après les fontaines, mais avant les maisons, les aqueducs alimentaient les établissements thermaux. Les Grands Thermes de Mactar (85 m x 52 et près de 20 m de hauteur) sont mieux conservés que ceux d'Hadrien à Leptis ou que ceux d'Antonin à Carthage, et sont datés de la septième puissance tribunicienne de Septime Sévère, soit 199. Cette ville, comme toutes les autres, comptait plusieurs établissements thermaux ; à Timgad, quelque 15 000 habitants, on en connaît déjà quatorze. Pour une somme minime, si ce n'est gratuitement, on pouvait y faire du sport dans la *palestre*, transpirer dans le *laconicum*, prendre un bain chaud dans le *caldarium*, passer par un *tepidarium* tiède pour gagner le *frigidarium* froid avant d'aller nager dans la piscine. On avait aussi à sa disposition les salles de massage et de repos, les salons de conversation et la bibliothèque...

D'un point de vue religieux, les eaux africaines n'avaient pas l'importance de bien d'autres, les gallo-romaines en particulier. La divinité la plus importante est ici, et de loin, Neptune (54 inscriptions, 22 mosaïques, 7 constructions, 17 sculptures, etc.), un Neptune classique d'ailleurs, souvent accompagné du dauphin, à Mactar encore, par exemple. Paradoxe, la quasi-totalité des attestations du culte provient des sites de l'intérieur et non des sites côtiers, en particulier de ceux de l'Est algérien et de la vallée de la Medjerdah, en Tunisie, régions qui, de plus, ne manquent pas d'eau. Paradoxe encore, si les monuments du culte de l'eau sont moins nombreux en Afrique qu'en Gaule, ils y sont souvent plus importants. A Timgad, le plus grand sanctuaire de l'Occident romain, celui

de la déesse Africa et de deux dieux guérisseurs, Esculape gréco-romain et Sérapis égyptien, était centré sur la source de l'Aqua Septimiana.

On écrit encore, parfois, que les Romains gaspillaient l'eau. A Mactar, qui était alimentée par un aqueduc, j'ai fouillé des puits et des citernes : comme dans les autres villes l'eau y était précieuse. En fait, le principe même de la distribution était différent du nôtre : les aqueducs conduisaient les eaux de sources qui duraient toute l'année et, d'autre part, les trop-plein devaient entraîner les ordures vers les égouts. A Timgad il y en a ainsi sous chaque rue qui vont se déverser dans le collecteur du *cardo maximus*, le boulevard nord-sud, en pente vers les oueds à l'extérieur de la ville. Des latrines publiques leur étaient raccordées, comportant des sièges de marbre aux accoudoirs en forme de dauphin. A Mactar le réseau des égouts, qui ne sont qu'en partie remblayés, a fait l'objet de plusieurs sondages ; leur dégagement permettrait de dessiner à l'envers, sans fouilles toujours plus ou moins longues, le plan de la ville.

On connaît les puits, aqueducs, citernes, fontaines et thermes, et l'on comprend leurs rapports. On sait moins ce qui se passait dans les campagnes et qu'en dehors des villes on peut encore moins parler de gaspillage des eaux. On ignore tout, par exemple, le plus souvent, des travaux d'hydraulique agricole qui avaient permis de mettre en valeur l'Est algérien et la Tunisie. Ils sont retournés à la steppe mais les inspections de surface et surtout les photographies aériennes montrent des milliers de kilomètres de murets qui retenant les eaux, gonflaient la nappe phréatique, proté-

geaient de l'érosion et permettaient les cultures. Le climat était déjà ce qu'il est, mais on ne gaspillait pas plus les eaux dans les campagnes que dans les villes.

Les monuments des eaux romains sont nombreux, comme leurs fonctions, et différents les uns des autres parce qu'adaptés aux nécessités locales. Cette diversité est l'une des marques de la civilisation des Romains. Les eaux ont été aussi l'une des marques de la culture française en Afrique du Nord. Souvenons-nous de nos puits, aqueducs, citernes, fontaines et, surtout, des travaux de notre hydraulique agricole, des barrages aux *seguias*. "Un travail de Romains", un travail de Pieds-Noirs – mais, je le répète, je ne suis pas ici pour parler d'archéologie autre qu'antique. ■

BIBLIOGRAPHIE

Dès les débuts de la conquête de l'Algérie et surtout du protectorat sur la Tunisie, les études se sont multipliées. En 1897, par exemple, L. Carton reprend dans la *Revue tunisienne* les vingt-quatre articles qu'il a déjà consacrés aux travaux hydrauliques des Romains. Ces recherches sont, le plus souvent, utilitaires : l'un des articles de L. Carton est intitulé "De l'utilité des études archéologiques au point de vue de la colonisation dans l'Afrique du Nord" (1889) et cette préoccupation se retrouve dans les synthèses de R. Coudray La Blanchère, P. Gauckler, S. Gsell et, plus tard, chez J. Baradez ou J. Birebent. Depuis, les études se sont faites rares.

J'ai consacré une dizaine d'études aux eaux de l'Afrique romaine ; on en trouvera les références dans *Divona. II. Monuments et sanctuaires du culte gallo-romain de l'eau*, Paris, De Boccard, 1992, p. 279, n°1. Pour ce qui est du culte de l'eau, j'en ai réuni quelques attestations dans les *Mélanges H.-P. Eydoux. Bulletin monumental*, t. 151-1, 1993, p. 19-25.

Un jeune homme pauvre et secret : Albert Camus

Jacques Heurgon



Quelques mots, dits par un homme qui l'a bien connu, "jeune, obscur, pauvre, secret" et il nous semble encore voir cet homme à qui la vie avait tout promis, tout donné et, un jour, tout repris.

"Je suis bien heureux que ce grand bruit soudain, autour de moi, s'apaise", écrivait Camus après son prix Nobel. Le grand bruit qui s'est fait autour de lui depuis sa mort, le 4 janvier, a tourmenté ceux qui l'aimaient : ils rêvent d'un concert de silence grave et lucide qui serait sans doute le Requiem le plus conforme à ses goûts.

Du moins, si l'heure semble déjà venue d'expliquer ce que, dans sa nature profonde, fut celui dont la mort nous demeure encore affreuse et incroyable, ce n'est pas de l'homme célèbre, proie d'une nuée d'impudents

photographes, que je puis parler, mais, à l'écart de la publicité et de la mode, du jeune homme encore obscur, pauvre, secret, mais déjà dans tout l'éclat de sa valeur et de ses dons que j'ai connu avant la guerre à Alger.

Vers 1935 ou 1936, certains professeurs de la Faculté des lettres s'aperçurent qu'il leur était venu un étudiant de qualité très rare. Je nous réentends encore, le doyen Gernet et moi, parler de Camus en remontant la rue Michelet, et cela, chez mon interlocuteur, avec une conviction singulière chez un savant à qui l'on n'en faisait pas facilement accroire.

C'est Jean Grenier qui avait eu le mérite et la joie de le découvrir en philosophie, puis de le suivre en khâgne et à la Faculté, et il n'est pas douteux que c'est à l'influence et à l'amitié de Grenier qu'il dut, avec la révélation de ses profondes raisons d'être, beaucoup de traits de son talent, son ironie qui est à la fois un jeu et une méthode, et cet infatigable effort, d'ailleurs perfide, pour avoir l'air de penser comme tout le monde. Camus s'est toujours plu

à le proclamer : comme dans cette petite phrase qui le peint si bien et que l'on me permettra, pour cette raison, de tirer d'une de ses lettres récentes : "Je suis fidèle, à ma manière. C'est pour cela qu'on retrouvera toujours l'écho de la pensée de Grenier dans tout ce que j'écrirai. Et j'en suis très heureux. Quoique involontaire, c'est la seule façon de reconnaître ce que je lui dois."

D'une maturité qui abolissait l'écart de l'âge, d'un sérieux sans lourdeur qui décourageait la menue monnaie de la conversation, d'une politesse cérémonieuse qui protégeait une sensibilité à vif, nous avions pour lui une amitié à base de respect. Simplement il avait surgi au milieu de nous comme quelqu'un dont la vie allait être importante, qui allait recommencer, en repartant à zéro et sans complaisance, la grande entreprise d'être un homme. Avant qu'il ne l'eût écrit, toute sa personne manifestait "le courage de tenir les yeux ouverts sur la lumière comme sur la mort". Et nous regardions partir, le souffle retenu, ce jeune "nous-mêmes" encore intact et plein de fierté.

Notre attente était mêlée d'inquiétude. Non pas tant à cause des risques de l'aventure où il s'engageait, et de l'intransigeance agressive qui dérangeait le confort intellectuel des timides. Ses tendances politiques n'étaient pas les miennes, mais nous nous le pardonnions. J'avoue qu'il m'arrivait, bêtement, d'essayer de le réconcilier avec le monde. Les gens de ma génération avaient été nourris de grandes illusions, mais sur ses vingt ans s'étaient abattues, comme un couvercle, la révolution hitlérienne et la guerre d'Espagne. Proust, Valéry, Gide et Claudel avaient perdu pour lui leur enchantement. Seul Malraux parlait à ceux de son âge une langue intelligible. Voici donc ce qu'il me répondait, gentiment, mais un peu agacé : "Vous me faites souvent sentir la partialité que j'apporte dans tout ce que je fais... Mais je ne sais pas résister au courant de violence qui m'empêche parfois d'être juste. Vous me dites, avec vérité, qu'il n'est pas besoin de chercher à déplaire à qui, dans le fond, pense comme moi. Et il est vrai qu'en me relisant de sang-froid je trouve un peu ridicule certains combats avec des ombres et certaines effractions de portes ouvertes. Mais il me semble que c'est contre moi, ce que j'ai appris ou ce que j'ai cru, que je m'élève aussi vainement. Mon erreur est de croire que cela peut avoir un sens dans un art qui doit être communicable et dont tout l'effort devrait être de noter ces interférences où toutes les sensibilités se comprennent et se rejoignent."

Ce qui nous inquiétait surtout, c'était sa santé. La blessure qui s'était déclarée dans ses poumons en classe de philosophie paraissait guérie, mais l'examen médical qu'il avait eu à subir, pour pouvoir se présenter à l'agrégation de philosophie, ayant été à deux reprises, si je ne me trompe, positif, nous ne pouvions que regretter de le voir exclu d'une carrière où il devait brillamment réussir et qui lui eût assuré la sécurité matérielle. J'ai lu qu'il avait par là échappé à "l'enlèvement". Je ne sais si c'est une allusion à Sartre et à quelques autres. Mais, agrégé, Camus aurait occupé un poste dans la métropole, et c'en était fait, pour lui, pour ses amis, pour l'Algérie, des belles et fructueuses années qu'il y a vécues de 1936 à 1939.

Rendu dès lors, en même temps qu'à la liberté, à sa pauvreté naturelle, réduit à de précaires

gagne-pain dans l'administration et le journalisme, Camus dut renoncer à bien des plaisirs dont il était avide, entre autres aux voyages.

Mais l'Algérie même lui offrait alors des compensations. Il a écrit de Florence : "Un des seuls lieux d'Europe où j'ai compris qu'au cœur de ma révolte dormait un consentement." Alger en était peut-être un autre, plus profond. On sent souvent, derrière l'intransigeance abstraite de ses refus, ce qui se cachait d'adhésion heureuse à ses paysages familiers, et que les lentisques et les absinthes de Tipasa, les rues chauffées à blanc de Saint-Eugène en été valaient à ses yeux le jardin Boboli et les ruines d'Argos qu'il visita plus tard. Surtout, dans le petit monde littéraire et artistique qui, en grande partie sous son impulsion, s'animaient dans l'Alger des années 37, il trouvait matière à dépenser son activité et à affirmer ses dons. C'est que, annoncé dès 1935 par Gabriel Audisio dans sa *Jeunesse de la Méditerranée*, un élan créateur nouveau, touchant toutes les formes de l'art, le soulevait lui et ses camarades. Il lui inspirait des manifestes où l'on pouvait lire, par exemple : "Il n'échappera à personne qu'un mouvement de jeunesse et de passion est né sur nos rivages. De Florence à Barcelone, de Marseille à Alger, tout un peuple grouillant et fraternel nous donne les leçons essentielles de notre vie."

Il faudra écrire un jour l'histoire de ce petit théâtre de l'Equipe qui, prenant pour mot d'ordre un texte de Copeau et participant à la renaissance théâtrale qui se répandait dans toute la France, nous valut alors tant de merveilleuses soirées. Camus, entouré d'étudiants et d'amateurs à qui il avait communiqué sa foi, s'y montra tout de suite excellent acteur et ingénieux metteur en scène.

Parallèlement de jeunes sculpteurs, comme Lucien Benisti, de jeunes peintres, comme René-Jean Clot, exposaient leurs premiers bustes et leurs premières toiles, et Camus les commentait dans ses chroniques de *Jeune Méditerranée*, bulletin de la Maison de la Culture d'Alger ; son acuité critique et sa prodigieuse virtuosité de plume éclatent dans ces pages peu connues, d'où je détache, à propos des peintres de la villa Abd-el-Tif et de Richard Maguet, ce paragraphe :

"M. Maguet semble couvrir ses toiles avec aisance, d'un bout à l'autre. Aucune pâte, mais un frottis continu et léger qui, par sa continuité même, se prête aux mille expressions d'un talent toujours curieux. Car c'est dans les toiles de M. Maguet que j'ai retrouvé l'exquise lumière de la colline du Jardin d'Essai – cette lumière aérée, d'un bleu profond, qui coule entre les pins ; que j'ai mieux compris la campagne de Tipasa dans l'éclaboussement du soleil d'été ; que je me suis plongé à nouveau dans la plénitude qui monte de la baie chaleureuse vers les terrasses ensoleillées qui la dominent... Mais M. Maguet a compris (aussi) l'inquiétude lancinante de nos ciels d'orage, l'heure énervante qui prélude par son silence aux rafales de la pluie. Voyez son "*Tipasa par gros temps*", sa "*Fenêtre*" qui s'ouvre sur un ciel violet et brun en suspens au-dessus des collines. Au demeurant, cette poésie d'attraits et de danger suspendu, M. Maguet la transporte dans ses natures mortes comme dans ses intérieurs humides où plane l'effroi secret des portes qui s'ouvrent lentement."

Et enfin, à l'enseigne, reprise de Giono, des "Vraies richesses", l'éditeur Edmond Charlot avait ouvert, rue Charras, une librairie minuscule qui devait devenir le foyer littéraire du mouvement. Il y parut même, à la fin de 1938, une revue, *Rivages*, "revue de culture méditerranéenne", dont la guerre interrompit l'essor. Le comité de direction comprenait G. Audisio, A. Camus, R.-J. Clot, C. de Fréminville, J. Hytier ; les sommaires, des textes de Juba II et Cervantès, Camus (*Été à Alger*), Emmanuel Roblès, Claude de Fréminville, Lorca, Machado, Cecchi, Montale, Jules Supervielle, Jean Tardieu. Les éditions Charlot imprimaient en même temps le cours que Jean Hytier venait de professer à la Faculté des lettres sur André Gide, *Santa Cruz* de Jean Grenier et, de Camus, *L'envers et l'Endroit* et *Noces*.

En acceptant de republier *L'Envers et l'Endroit* depuis longtemps épuisé, Camus s'exprimait sans indulgence sur la forme de ce livre de jeunesse, qui lui avait "toujours paru maladroite". Il était né aux lettres très exigeant et insatisfait, et sa facilité même, qui nous éblouissait, le laissait parfois mal à l'aise. Il nous soumettait ses manuscrits avec la plus sincère modestie. "J'aurais besoin (27 août 1937) de conseils désintéressés. Vous savez que je ne me fais aucune illusion à ce sujet. J'ai vraiment conscience d'être sur bien des points un mauvais ouvrier. Mais j'aime écrire à cause de toute la passion que cela demande, secrète et ardente – et je n'ai pas d'autre ambition que celle-là." Il existe deux versions de *Noces à Tipasa*.

Mais la sévérité que lui inspirait en 1958 le style de ces essais de 1935 et 36 venait surtout de ce que, au moins par ce qu'il avait tenté de dire, ils lui tenaient particulièrement à cœur. "Pour moi, ajoute-t-il dans la préface de sa réédition, je sais que ma source est dans *L'Envers et l'Endroit*, dans ce monde de pauvreté et de lumière où j'ai longtemps vécu et dont le souvenir me préserve encore des deux dangers contraires qui menacent tout artiste, le ressentiment et la satisfaction."

Moins sensibles que lui à ces scrupules personnels, croyons avec Brice Parain qu'il y a là ce que Camus a écrit de meilleur, et relisons, hier avec une amitié confiante, aujourd'hui avec une tendresse désolée, l'admirable *Entre oui et non*, par exemple. Il me semble que dans ces impressions d'une enfance pauvre au milieu d'une grande ville méditerranéenne, dans ce sentiment de "toute l'absurde simplicité du monde", dans le "chant secret qui naît de cette indifférence", tout le Camus de la maturité était déjà donné, avec ses thèmes essentiels et ses diverses voix. Son expérience, depuis, s'est considérablement enrichie : il a vécu la guerre, la résistance et *Combat* ; il a soutenu des polémiques plus âpres, composé des œuvres plus étoffées, monté des spectacles plus brillants ; il a connu une gloire sans précédent, qu'il a portée avec son élégance native ; il a fondé un foyer uni ; il a ressenti le drame algérien avec une douleur profonde et une équité parfaite. Mais si, au cours de ces vingt années sa pensée s'est affermie, si son art a mûri, s'il a mieux pris conscience de la sagesse qui gisait au fond de son désespoir et, comme il dit, "du consentement qui dormait au creux de sa révolte", ses amis d'autrefois le retrouvaient toujours tel, invraisemblablement fidèle à lui-même et à eux, qu'ils l'avaient aimé à l'époque, tout compte fait heureuse, de l'Alger de ses vingt-cinq ans. ■

La journée orientale

Jérôme et Jean Tharaud

**Racontée par les frères Tharaud, l'un déjà académicien,
l'autre pas encore, une journée de 1938 à cheval sur
les chemins torrides du Sud marocain.**

Le cheval de la "cinquième catégorie" que m'a prêté le Dépôt du Génie s'avance tête basse, à pas comptés, écrasant sous son sabot marqué d'un matricule la terre qui s'effrite en poussière. Il fait 40 degrés à l'ombre. Mais où est l'ombre, Seigneur, dans l'étendue qui flamboie ? Tout est vide et brûlé. Sous les paupières fermées les yeux sentent encore le brutal éclat du jour et ne peuvent s'entrouvrir sans être douloureusement meurtris.

De loin en loin, comme un lambeau de parc ou de forêt épargné par un incendie qui aurait tout dévoré à l'entour, une magnifique oliveraie, de l'eau, de belles allées d'arbres, de larges perspectives profondes ou bien d'étroits sentiers couverts. Tout cela clos de murs (où n'y a-t-il pas de murs en Islam ?) mais de murs roses, croulants, pleins de brèches et de trous, et qui ne semblent là que pour réaliser une harmonie vaporeuse avec les arbres argentés, ou pour ajouter au paysage le romanesque d'une ruine.

Ah ! qu'il est agréable de s'arrêter enfin dans un de ces endroits délicieux, de se laisser glisser de la selle brûlante, de courir parmi les oliviers ! Des vignes géantes grimpent aux arbres ou forment des plafonds de feuilles et de fruits, soutenus par une architecture de roseaux. Là-dessous, des pastèques, des courges, des maïs d'un tendre vert humide. A l'orée de l'oliveraie, ou bien perdue dans les verdure, une ferme-château toute rose elle aussi, d'où surgit une haute tour carrée qui forme un charmant belvédère et un excellent poste pour fusiller les rôdeurs. A travers l'ombre ensoleillée on voit vaguer des troupeaux, des enfants demi-nus, des femmes. C'est une Italie plus brûlée, de proportions plus larges, et où la vie antique se serait par miracle maintenue. C'est le monde de Virgile, des *Géorgiques*, des *Eglogues*, avec un accent plus brutal qui tient sans doute au climat plus ardent, à la réalité même qu'on découvre ici telle qu'elle est, et non plus à travers la rêverie d'un poète de cour exquisement raffiné.

Accompagné de quelques serviteurs, le maître de l'oliveraie vient nous souhaiter la bienvenue. Sous les figuiers aux branches retombantes, des cavaliers de tribu prennent le thé à côté de leurs chevaux entravés. Ces cavaliers dans leurs lainages, ces chevaux recouverts de tapis de selle aux multiples couleurs fanées, composent un tableau auquel les peintres d'Orient ont habitué depuis longtemps nos imaginations et nos yeux ; mais dans cette agréable soirée, tous ces poncifs retrouvent leur fraîcheur, et ces choses qui dans la peinture et les livres sont de l'éclat, du pittoresque, de la fantaisie locale, prennent ici un air paisible et des tonalités effacées. Rien de bruyant, rien d'étrange ! tout est simple, uni, familier, harmonieusement accordé. Les yeux comme les oreilles jouissent, pour ainsi dire, du silence.

Huit heures. Arrive la lune, et cela distrait un moment, cette belle lumière qui tombe en pluie à travers les oliviers. Dans la fraîcheur qui succède à l'accablante chaleur du jour, on glisse à un demi-sommeil qui fait presque oublier la faim. C'est comme dans un rêve que sur les onze heures du soir, je vois s'avancer des lanternes, une procession de formes blanches qui portent sur leur tête de larges plateaux surmontés par de hauts capuchons pointus. En voici quatre, six, huit, douze qui s'avancent, à la file indienne, sous les arbres baignés de lune, graves, silencieux, énigmatiques – serviteurs élyséens portant un repas à des ombres. Ils s'arrêtent devant nos tentes, alignent à nos pieds l'interminable suite des plats couverts des capuchons, et attendent debout devant nous pendant qu'on découvre tour à tour la moitié d'un mouton rôti, trois poulets au citron et aux olives, trois autres poulets aux tomates sur lesquels on a cassé des œufs, un ragoût de mouton avec des aubergines, des courgettes et des piments, trois nouveaux poulets qui disparaissent sous des sortes de crêpes, un morceau de ces raisins noirs, blancs ou roses, qui pendent autour de nous en grappes fabuleuses à leurs architectures de roseaux, un couss-couss garni de viande et de légumes... quoi encore ? je ne sais plus. Ce festin arrive trop tard : on est vaincu par le sommeil !

Mais la fatigue, mais le chant des crapauds et des grillons, mais la fiévreuse agitation des moustiques, mais le bavardage et la musique... comment arriver à dormir au milieu de tout ce tapage qui n'est fait que de petits bruits ? Une seconde pourtant tout s'apaise, tout se fait silence et oubli. Et voilà que déjà les Askris me réveillent pour jeter bas ma tente et la charger sur les mulets ! Instant morose, en pleine nuit encore, sous l'oliveraie qui frissonne. Puis tout à coup, un cri, ou plutôt une courte phrase fortement psalmodiée, que lancent toujours vers le ciel, au moment du départ, les guerriers marocains pour appeler sur eux la bénédiction divine : "Que Dieu protège notre journée ! Nous demandons cela à notre Seigneur Mohammed !" Dans l'aurore qui commence à poindre, l'impression est magnifique de cette grande clameur religieuse. Et cet appel répété par trois fois, à de courts intervalles, retentit au milieu de la nature étonnée, comme les premières mesures d'une symphonie qui s'appellerait : la journée orientale. ■

Marakech ou les Seigneurs de l'Atlas, Plon, 1939.

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

Des soldats sacrifiés, par le général Maurice Faivre, Préface du professeur Jacques Frémeaux, L'Harmattan, Paris, 1995.

En sous-titre : Les combattants musulmans de la Guerre d'Algérie. Il s'agit naturellement des harkis, tirailleurs, spahis, méharistes et toutes les troupes et groupes musulmans qui ont combattu pour la France. Le général Faivre a commandé une harka durant la Guerre d'Algérie. Il connaît donc bien son sujet et, comme le dit Jacques Frémeaux dans sa préface, "le général Faivre a voulu faire œuvre d'historien... un travail de recherche, fondé sur la consultation de nombreux documents d'archives et écrit avec une évidente volonté d'honnêteté et de sérénité." Le livre contient des documents inédits du Comité des Affaires algériennes, de l'ALN, du général Crépin et des témoignages recueillis auprès de Messmer, Peyrefitte, Tricot, Bruno de Leusse, du professeur Valette et de nombreux officiers. Parlant en particulier des harkis qu'il connaît bien (il a écrit chez le même éditeur *Un village de harkis, des Babors au pays drouais*) il dit : "Croyant aux garanties d'Evian et aux promesses de pardon des nationalistes, ils ont été sacrifiés à la politique de "grandeur" de la France." Le titre reprend la réponse de De Gaulle au général Gandoet lui demandant : "Mais nos amis Pieds-Noirs, nos fidèles harkis, nos anciens tirailleurs, que deviendront-ils ? - Ils seront sacrifiés." Il sera difficile dorénavant d'écrire sur la Guerre d'Algérie sans consulter l'ouvrage du général Faivre.

Le mythe Borgeaud, Henri Borgeaud (1895-1964), par Michèle Barbier, Préface de Marcel Jullian, Editions Wallada, 13220 Chateaucufles-Martigues, 1995, 120 F franco de port jusqu'au 15 novembre. 135 F ensuite.

En sous-titre : De la deuxième Guerre mondiale à l'indépendance, ce que la France a fait de l'Algérie.

Michèle Barbier est née à Aïn-Sefra. Son grand-père a été durant cinquante ans le chef comptable du Domaine de la Trappe d'Henri Borgeaud et jusqu'en 1962 elle passait ses vacances au domaine. Après l'indépendance elle a longtemps vécu et travaillé à l'étranger. Outre les sentiments toujours vifs pour son pays natal, elle a une profonde fascination pour le cirque et les Gens du Voyage, ces éternels déracinés. Le personnage d'Henri Borgeaud, tel qu'elle l'a perçu est très complexe. Vu par les uns comme l'homme de l'Algérie française et par les autres comme le type même du colonialiste, c'était un beau sujet d'études, à travers lui, de la vie algérienne durant les dernières années de la présence française. Michèle Barbier raconte les difficultés qui ont toujours existé en Algérie, antagonismes des colons et du pouvoir, rivalités, déchirements entre Européens ; mauvaise compréhension du Parlement français à propos du problème algérien et ce, depuis le début. Enfin la montée du nationalisme qu'Alger et Paris ont occultée, ne voyant pas l'influence grandissante auprès des populations musulmanes. C'est une analyse pertinente des événements, une étude intéressante, bien documentée, et l'homme Borgeaud, dont on a voulu faire un symbole un peu statique, nous est mieux connu.

Philippeville, mon beau pays, par Marcel Gori.

Chez l'auteur, BP 443, 83 Saint-Raphaël cedex. Très bel album qu'attendaient avec impatience les Philippevillois et leurs amis. Marcel Gori s'est appuyé sur de bons documents, des archives, des témoignages. Tout d'abord il nous conte l'histoi-

re de la ville jusqu'en 1962. Puis, dans une deuxième partie, c'est une sorte de vie quotidienne avec les moments forts, les souvenirs de l'auteur, de ses amis, des "ancêtres". Une bibliographie termine cet intéressant ouvrage.

L'espoir brisé, le duc d'Orléans 1810-1842, par Joëlle Hureau, Perrin, Paris, 1995, 148 F.

L'espoir, c'est celui que les Français mettaient dans le duc d'Orléans, espoir de voir enfin réconciliés le trône et le peuple. Considéré comme un homme intelligent, brave – il l'avait prouvé en Algérie lors des expéditions auxquelles il avait participé – à l'écoute du peuple, il était considéré comme le roi qu'il fallait à la France. Cet espoir se brise le 13 juillet 1842 lorsque le duc d'Orléans est victime d'un accident. Joëlle Hureau (l'auteur de la *Mémoire des Pieds-Noirs*) est une historienne et un écrivain. Son livre se lit avec plaisir et avec grand intérêt.

Sacré Mozart, par Michel Alibert, Lettres du Monde, Paris, 1994, 120 F.

Il nous faut battre notre coulpe car dans le petit article que nous avons consacré au livre de Michel Alibert nous avons titré *Sacré Mozart* et ce *d* au lieu d'un *t* nous a beaucoup chagrinés. Que cela soit l'occasion, en présentant nos excuses à l'auteur, de lui redire tout le plaisir que nous avons eu à lire son livre (Voir *Mémoire plurielle*, n° 3).

Poèmes d'un homme rangé, suivi de **L'Océan Pacifique**, par Max Guedj, L'Harmattan, Paris, 1994.

"Prenez garde oiseaux

Voici venir les pelotons de la brume

Cachez-vous oiseaux

A la fin la ville se rendra je vous le dis

La ville se rendra"

Et encore :

"Objets qui me hantent

(Comme il est dit d'une maison)

Je me retrouve ce matin vert et gris cyprès au pied d'une échelle qui est une fenêtre où soudain

vous avez décidé de me réparer."

Comptines par le rythme, philosophie par le contenu, fantaisie d'un homme rangé (est-il si rangé que cela ?), cette poésie heurtée vous fait aller de-ci de-là au gré de son auteur. On en sort étourdi et charmé.

Camus à Oran, par Abdelkader Djemai, Avant-propos d'Emmanuel Roblès, Ed. Michalon, Paris, 1995, 120 F.

Très fidèle aux livres de Camus inspirés par Oran, l'auteur, lui-même né à Oran, raconte les relations de Camus avec Oran et les relations entre Alger et Oran (illustrées par le combat de boxe du *Minotaure*), Alger très fâchée de son ironie. Et, comme l'a dit Camus, "Et c'est ici peut-être que je pourrais cesser toute ironie. Après tout la meilleure façon de parler de ce qu'on aime est d'en parler légèrement." (*Petit guide pour des villes sans passé* (1947)). Très intéressante étude illustrée de photos.

Le fusil d'Eliaou, par Mireille Boccara Cacoub, Publisud, Paris, 1994, 138 F.

Le roman pourrait aussi s'intituler *La Femme d'Eliaou* tant ce personnage féminin, pourtant toujours un peu en retrait, a de force, de caractère. Eliaou est un marchand mais un marchand d'une espèce un peu particulière car son commerce s'exerce de Constantine au Sahara et pour rejoindre ces villes du Sud il lui faut affronter les pistes et leurs dangers. Seul, puis avec sa femme, sa Rebecca qui lui était destinée de toute éternité, puis avec ses enfants, Eliaou se fie à son fusil et à sa baraka. Il a raison, bien sûr, puisque les aventures ne lui manquent pas mais qu'il est toujours gagnant. A travers cette vaste fresque qui mêle personnages fictifs et réels, c'est l'histoire des Juifs d'Afrique du Nord, de leur attachement à la France malgré de trop nombreuses vicissitudes. J'oubliais de dire qu'obligé de quitter Constantine, la famille d'Eliaou se fixe à Tunis au moment où la Tunisie devient protectorat français. L'auteur a écrit précédemment un livre bouleversant, *Je ne t'oublie pas Dominique* qui est une

réponse à *Je ne veux pas qu'on m'oublie*, le journal de sa fille morte de leucémie à dix-sept ans. Mireille Boccara Cacoub a fondé une association d'aide aux leucémiques.

Le lieutenant Déodat, par Claude Le Borgne, Julliard, Paris, 1995, 120 F

En préface, l'auteur nous dit : "Les aventures de Déodat se situent dans un cadre historique précis : l'école des officiers ; la campagne de France de mai et juin 1940 et les unités de tirailleurs sénégalais qui y furent engagées ; la Mauritanie du nord dans les années 1941, 1942, 1943. Si la plupart des faits qui sont ici rapportés sont authentiques, aucun des personnages mis en scène ne saurait être identifié. La promotion, saint-cyrienne à l'évidence, à laquelle appartient Déodat, est un amalgame de deux promotions réelles (1938 et 1939). Le groupe nomade de l'Amsaga et celui de Ouadane n'ont jamais existé sous ces appellations. L'auteur se fait un devoir de rappeler que, des 63 300 Noirs africains ayant participé à la bataille de France, plus de 24 000 ont été tués, blessés ou portés disparus." Tout est dit dans ces quelques lignes du sujet du livre. Qu'il nous soit permis d'ajouter que l'histoire sérieuse, grave, qui nous est racontée ici est présentée dans une écriture élégante, avec un réel sens de l'humour. On sourit, on sympathise beaucoup avec Déodat qui nous apparaît comme un frère avec ses défauts et ses qualités mais on n'en retient que les qualités. Un roman des sables où se mêle l'amour du désert et celui d'une douce Marie. Très réussi.

Nouvelles fantaisies pieds-noirs, par Marcel Pouget. Dessins de Paul Roussel. Les Artistes en Languedoc, Montpellier, 1995.

Ces fantaisies sont fort sérieuses au demeurant car elles touchent, au plus profond de chacun, aux souvenirs de jeunesse. Elles comprennent des parodies avec le texte qui a inspiré la parodie (La Fontaine, Victor Hugo, Corneille, etc.), des évocations du pays toujours regretté, un poème de "politique" ou de philosophie qu'il intitule *Juste retour des choses* et

dont voici les quatre premiers vers :

"Vous avez semé le vent,
Vous récoltez la tempête.

Cela arrive souvent,
Pas besoin d'être prophète."

Marcel Pouget me pardonnera si je lui dis que je préfère citer, par exemple son *Port d'Oran* :

"Je me souviens des matins calmes,
Quand on pêchait, au port d'Oran,
Ou qu'on plongeait, avec des palmes,
Loin du mazout malodorant."

Et aussi, pour reparler de la tempête :

"On a récolté la tempête,
Et sans avoir semé le vent,
On est parti, perdant la tête,
Un main derrière et l'ot'devant."

En fin d'ouvrage un glossaire, fort complet, pour "Ceusses quiz'ont pas eu la sanche de connaître Bab-el-Oued et la Cantère."

Jeunes saisons, par Emmanuel Roblès, Le Seuil, Paris, 1995, 75 F. Première édition publiée par Bacconnier, Alger-Paris, 1961, illustrée par Charles Brouty.

Cette édition nouvelle nous donne à relire la jeunesse de Roblès et, curieusement, nous amène à réfléchir sur les raisons qui l'ont poussé à vouloir rendre de nouveau publiques ces années de pauvreté mais aussi de bonheur. Comme si, au faite de sa gloire d'académicien Goncourt, il se retournait et se disait qu'au fond le bonheur, c'était d'être jeune, insouciant, fraternel, désireux de saisir la vie à pleins bras, sachant confusément que les épreuves viendraient plus tard et que, malgré la gêne, presque la misère, on était vraiment heureux à Oran.

La honte à la figure, par Elie-Georges Berreby, Actes Sud, Paris, 1995, 100 F.

Un jeune Algérien, élevé en France, se trouve obligé de revenir dans son pays natal. Il y trouve, avec l'amour, d'immenses difficultés. Cela donne évidemment à réfléchir. *L'Enfant Pied-Noir*, son précédent livre (chez le même éditeur) nous avait beaucoup plu, restituant à merveille le petit monde de Camus et de Roblès. ■

Le musée Rolin à Autun

André Appel

Autun, cité éduenne, est une ville bi-millénaire, l'une des plus intéressantes de France. Sans entrer dans les détails des trésors d'histoire et d'art que son musée Rolin contient, il nous faut citer, en survolant l'histoire, les fouilles de l'oppidum de Bibracte et le camp, beaucoup plus ancien, de Chassey. Parlons aussi de la sculpture du Moyen Age avec "La tentation d'Eve", "La Vierge à l'enfant", dite vierge Bulliot (du nom de son donateur) ou d'Autun, la célèbre "Nativité" du cardinal Rolin (1515), le *Triptyque de l'Eucharistie*. Des œuvres fort estimées par tous les musées du monde. Vous découvrirez bien d'autres trésors qui ont précédé la période dite orientaliste à laquelle nous consacrons aujourd'hui cet article.

Lorsque Gustave Vuillemot, ancien conservateur du musée d'Oran, prit ses fonctions au musée Rolin, il découvrit deux artistes oubliés et même méprisés, je veux parler d'Horace Vernet et de Jean-Adrien Guignet, peintres qui ont touché à l'orientalisme. Aussi, dès 1965, notre conservateur expose Horace Vernet, malgré les sourires ironiques de certains visiteurs. Par cette manifestation, Gustave Vuillemot a déjà fait les choix nécessaires pour animer et développer son musée. Avec son expérience, sa lucidité et sa culture, il va poursuivre jusqu'en 1980 l'enrichissement du musée.

Cette politique suivie par Gustave Vuillemot a été définie et louée à l'occasion de l'exposition qui eut lieu en 1980, *Dix ans d'acquisitions du musée Rolin à Autun*, dans la préface du catalogue : "établir une politique d'acquisitions, opérer des choix afin de privilégier certaines directions" (M. Pinette, conservateur du musée d'Autun) et aussi : "Monsieur Vuillemot, dans ce domaine, impose l'admiration et suscite le réconfort" (Pierre Georgel, conservateur du musée de Dijon).

Nous allons vous parler des peintres orientalistes qui ont trouvé place à Autun grâce à M. Vuillemot. Les voici dans l'ordre chronologique.

Horace VERNET (1789-1863). Petit-fils de Joseph et fils de Carles, tous trois peintres, il était allé en Algérie très tôt. C'est un peintre de batailles. Ici, une grande toile célèbre, un moment glorieux de la bataille de Crimée, *La Prise de la Tour Malakoff*. Mac Mahon y

avait lancé aux Anglais la riposte célèbre : "J'y suis, j'y reste !" C'est aussi Vernet qui, revenant d'Algérie, imagina que les costumes des Arabes devaient être ceux portés au temps de Jésus-Christ. Vernet est aussi l'auteur du *Combat de Somah* (1839).



Horace Vernet, *Voyage dans le désert*

Adrien DAUZATS (1804-1868). Il n'est pas ici représenté par une œuvre orientaliste, mais nous rappelons qu'il est l'auteur des *Portes de Fer*, ce défilé qui permit la conquête de la Kabylie.

Frédéric Henri SCHOPIN (1804-1880) n'a pas été en Afrique du Nord mais a subi les influences de son maître, Horace Vernet, en particulier pour les costumes, comme on le voit dans sa *Scène biblique*.

Jean-Adrien GUIGNET (1816-1854) est présent dans une importante série d'études marquées par son passage en Algérie. Il est bien orientaliste et nous montre dans *Xerxès au bord de l'Hellespont* une manière dont les premiers orientalistes pouvaient rêver d'un Orient fabuleux, dont certains ont illustré des pages de la Bible ou de l'Antiquité. C'est l'époque où les archéologues, les navigateurs, Napoléon et l'Égypte font rêver. La France de l'art sort de ses frontières.

Jean-Léon GERÔME (1824-1944) a parcouru l'Algérie, l'Orient et s'est illustré par de nombreuses œuvres orientalistes. Il est représenté modestement ici par quelques dessins.

Paul-Alexandre Alfred LE ROY (1860-1942) a beaucoup travaillé en Algérie, il a aussi voyagé en Orient. Le musée possède un *Intérieur de la mosquée à Constantinople*. Il est l'un des fondateurs de la Société orientaliste française (1899).

André SURÉDA (1872-1930). En 1914, à 42 ans, il se trouve à Oran et décide de se retirer à Tlemcen où il a découvert une communauté israélite très pittoresque, héritière des traditions juives de l'Espagne musulmane. Il trouve dans ce milieu fermé une partie de l'originalité de ses œuvres, complétée par une technique inspirée de l'École de Pont-Aven. L'estime et l'amitié réciproques que se portaient Gustave Vuillemot et Georges Hilbert facilitèrent le legs que fit Mme Suréda au musée. Ce legs comporte environ 70 peintures de différentes techniques, des lithographies, des gravures et de nombreux dessins. Nous avons remarqué *Femmes regardant la fête*, *Leala*, *Thé à la menthe* et *Femmes juives au cimetière*. Nous pouvons ajouter que Suréda a participé par son œuvre à ce grand mouvement de l'évolution de l'art au début du XXe siècle que certains ont appelé Art Nouveau.

Germaine-Valérie GELOT-MERCIER (Alger 1892-1965) est représentée par un paysage *Avant l'orage*. Elle a fait partie de l'École de peinture qui s'est créée en Afrique du Nord dans la première moitié du XXe siècle. Elle a peint beaucoup de paysages,

notamment en Kabylie, ainsi que des œuvres décoratives. Le musée possède quelques-uns de ces travaux.

Maurice BOUVIOLLE (1893-1971).

Ancien pensionnaire de la Villa Abd el Tif, comme une dizaine d'artistes après leurs deux ans passés dans cette remarquable institution que l'on peut avec quelques nuances comparer à la villa Médicis de Rome, a fait carrière en Afrique du Nord. La présence des "Abd el Tif" a souvent stimulé la vie des Beaux Arts en Afrique du Nord. Bouviolle fut pensionnaire avec Jean Bouchaud à partir de 1921 et il n'a quitté Alger qu'en 1962. A l'instar



Jean-Léon Gérôme, *Prière à la mosquée (détail)*

d'Etienne Dinet (1861-1929) qui a travaillé à Bou Saada, Bouviolle passe une partie de l'année dans le M'Zab, au milieu des sept villes de cette région, pour y puiser l'inspiration des ses œuvres fortes et originales. Le musée d'Autun possède deux peintures à l'huile faites à Ghardaïa, l'une *Rue le soir*, l'autre *Lumière rose*. L'atmosphère rendue surprend le visiteur. Sept aquarelles, notamment *Escalier*

menant à la Villa Abd el Tif et Le Musée Savorgnan de Brazza, daté Alger 1939. Douze dessins au fusain ou crayon, exécutés dans le Sud et à Alger et quelques-uns en Métropole.

Georges HILBERT (1900-1982).

Sculpteur animalier en taille directe, il est né à Nemours en Algérie. Son père était vétérinaire, ce qui explique sans doute sa vocation d'animalier. Ses œuvres sont taillées dans des matières dures : pierre, granit ou marbre. Sa *Panthère noire* en bronze, acquise par le musée Rolin en 1972, montre la vénération du sculpteur pour l'art animalier de l'Egypte antique.



Horace Vernet, *L'Arabe diseur de contes (détail)*

A la fin de l'année 1994, le musée a reçu quatre œuvres du grand sculpteur algérois André GRECK* : *Vierge à l'enfant*, *Sainte-Thérèse de Lisieux*, *Combat de l'homme et du lion*, *Vénus au rocher*. ■

* Voir dans *Mémoire plurielle*, n° 2, une biographie d'André Greck.

L'histoire d'un insigne

Philippe Escande

Les chemins de mémoire connaissent des itinéraires bien divers et croisent parfois des objets insolites ou émouvants. Ces insignes de régiment, de groupes, de services, qui en connaît l'origine, les tribulations ? Voici la petite histoire des insignes successifs du 1er Goum Marocain, contée par un spécialiste de ces "épinglettes", porteuses de mémoire.



fig. 1

Héritier du 1er Goum, créé en 1908 à Sidi Ali (Azemmour), le 1er Goum Marocain a été reconstitué à Tindouf en 1946. Il succédait au Goum de Tindouf, dissous à la même date, qui avait lui-même succédé à la Milice Saharienne de Tindouf.

Le 1er G.M. avait un recrutement essentiellement marocain, à l'exception d'une patrouille méhariste d'une douzaine d'hommes, tous Reguibat.

Son P.C. étant à Tindouf, le 1er G.M. tenait trois postes très éloignés les uns des autres : Aïn Ben Tili, Bir Moghreïn (devenue plus tard Fort Trinquet) et Chegga, couvrant ainsi une vaste région qui s'étendait sur les confins sahariens du Maroc, de l'Algérie, de la Mauritanie et du Soudan.

Cette situation complexe sur les plans géographique et politique entraînait des lenteurs administratives particulièrement importantes, qui se trouvent humoristiquement rappelées dans la devise figurant sur l'insigne du 1er G.M. (*fig. 1.*)

La devise, une citation du Coran, signifie : "Le Paradis est pour ceux qui sont patients", c'est-à-dire plus prosaïquement "Tout vient à point à qui sait attendre" et il fallait savoir attendre, à cette époque, au 1er Goum !

Cet insigne, dont l'auteur fut le premier commandant du 1er G.M., le capitaine Dugue Mac Carthy, a été volontairement conçu d'une manière très sobre, en métal ajouré, ce qui le mettait particulièrement en valeur lorsqu'il était porté en grande tenue.



fig. 2

Le 1er G.M. étant l'héritier du plus ancien des Goums Marocains, l'insigne reprend comme motif principal le croissant surmonté de l'étoile chérifienne, qui était brodé sur les képis et les écussons des premières troupes marocaines sous commandement français, dès 1907.

Le 1er G.M. était bien rodé pour l'exécution de ses missions, et bien installé, en particulier à Tindouf même, où il disposait d'un casernement construit spécialement pour lui et par lui, en dehors du bordj ; il se considérait comme "saharien".

Mais l'appartenance aux Goums Marocains n'était pas pour autant oubliée, surtout par la hiérarchie ; lors de la conférence de Tindouf où se réunirent en 1949 les gouverneurs généraux d'Algérie et de Mauritanie, MM. Naegelen et Bechar, ainsi que le résident général au Maroc, le général Juin, ce dernier rappela d'emblée au lieutenant Demaison que le 1er Goum était "le pion marocain le plus avancé vers le Sud".

A cette époque, l'idée se fit jour, notamment parmi les sous-officiers, de doter le Goum d'un nouvel insigne marquant davantage son caractère saharien, mais sans oublier pour autant le rattachement aux Goums Marocains.

Après discussion, les symboles retenus furent la koumia des Goums et l'étoile à cinq branches ainsi que les couleurs vert et rouge caractéristiques du Maroc ; pour marquer l'implantation saharienne, il fut décidé de choisir un animal typique de la région : la gazelle fut écartée car elle figurait déjà sur plusieurs insignes sahariens ; il en fut de même pour le fennec, animal jugé trop petit ; le choix se porta finalement sur l'autruche, dont un certain nombre vivaient encore, dans la région de Bir Moghreim notamment. (fig. 2.)

Dans le courant de l'année 1951, le 1er G.M. quittait le Sahara pour le Maroc, où il prenait garnison à Ksiba, dans le Moyen Atlas. Désormais implanté au Maroc, le 1er Goum reprit l'insigne n°1. Lorsqu'il fut dissous le 9 mai 1956, dans le cadre des accords de Paris, en même temps que tous les autres goums, ses effectifs marocains furent transférés à l'armée royale marocaine.

Il est à noter qu'au Musée des Goums, à Montsorau, figure, présenté sous verre, un fanion très usé. La similitude des motifs entre l'avers de ce fanion et l'insigne n°2, ainsi que le fait que ce fanion soit exposé dans ce musée exclusivement consacré aux Goums Marocains, nous amènent à penser qu'il ne peut s'agir que du fanion du 1er Goum Marocain malgré l'inscription "1er Goum Saharien" mais aucun des anciens commandants du 1er G.M. que nous avons interrogés n'a fait réaliser ce fanion, ni ne se souvient de l'avoir vu.

Mémoire d'un homme : le général Jouhaud

En ce temps-là,
Dans un village d'Algérie,
Mais qui connaît Bou-Sfer,
On nous dit la
Naissance
D'un brillant aviateur

Jeune cyrard, de la Corniche d'Alger,
Officier épris d'action, de droiture,
Un engagement qu'il ne trahira pas
Honneur, fidélité à la France,
A l'Algérie aussi
Un choix douloureux qui lui vaudra
D'aller en prison, comme un voleur.



Dire en quelques lignes ce qu'était un homme est une entreprise difficile, presque impossible quand il s'agit d'un destin aussi exceptionnel que celui d'Edmond Jouhaud. Né dans un village d'Algérie, il se destine très tôt au métier des armes et semble dès le début promis à un bel avenir. Il sert la France avec passion, il est au faite des honneurs, mais sa vie bascule quand il lui faut faire un choix. Il choisit l'honneur et la fidélité à son pays natal plutôt que de trahir ses engagements. Il connaîtra, après la gloire des combats au grand jour, la difficulté, les dangers de la lutte clandestine. Chef de l'OAS en Oranie, entouré d'officiers d'élite, il s'efforce de faire comprendre au pouvoir que la France ne peut abandonner l'Algérie. Arrêté en mars 1962, il est condamné à mort un mois plus tard. Ses compatriotes, effondrés, multiplient les démarches, sollicitent les interventions. Certains ne voient plus qu'un recours, la prière. Un élan les jette vers celle qu'on nomme la Miséricordieuse, une procession s'organise et c'est la montée à pied vers Notre-Dame d'Afrique dans l'espoir de sauver la vie du général. Il sera gracié mais connaîtra durant 229 nuits l'angoisse de guetter le petit jour qui pourrait être le jour de l'exécution, les bruits de pas dans le couloir, la hantise d'un arrêt devant la porte.

Il faut être solide pour résister à un tel supplice et garder sa raison. Le général Jouhaud est sorti de cette épreuve mûri, mesuré et, jusqu'à la fin, toujours tourné vers les autres, les écoutant, les aidant.